

où Jean se tenait caché, l'autre, avec un couloir qui longeait tout l'appartement. La porte du salon se fermait au verrou : l'autre à la clef.

Roger pénétra dans le couloir, puis tira de son sac une fausse clef à l'aide de laquelle il s'introduisit chez son père. Celui-ci s'était réservé deux pièces ; c'était dans la seconde qu'il couchait.

Roger entra en cachant sa lanterne. Les vieillards ont le sommeil léger ; le parquet ayant crié sous son pied, le vieux d'Espignac se souleva et dit : " Qui est là ? " Roger demeura immobile.

Cette situation se prolongea plusieurs minutes, mais elle ne pouvait durer longtemps ; le parquet craqua encore et le jeune homme put deviner la terreur qu'il causait en entendant le souffle de plus en plus oppressé du vieillard.

Il fit deux ou trois pas et, se trouvant en face du lit, démasqua brusquement sa lanterne dont le rayon jaune enveloppa soudain le vieillard. L'effet en fut diabolique et nous renouons à rendre la surprise et l'effroi du vieux, les yeux écarquillés, la bouche entr'ouverte et muette.

Il pressentait. Roger paraissait jouir de sa terreur et voulait sans doute la pousser au paroxysme.

— C'est toi, Roger ? fit le vieux d'une voix tremblante.

— Oui, c'est moi.

— Que veux-tu ?

Il laissa tomber ces mots comme un glas :

— Le testament.

D'Espignac ne répondit point, mais son oppression était extrême ; il haletait.

Roger, de sa voix assourdie et menaçante ajouta :

— De votre bon gré, ou de force, il me le faut à l'instant.

— De bon gré ?... jamais.

— De force alors ! gronda Roger.

Il laissa tomber son sac de toile rempli d'outils, posa à terre sa lanterne et se rua sur le vieillard.

Peut-on raconter cette lutte impie ? De tels récits font trembler la main qui les écrit et le regard s'en détourne avec horreur.

Où le monstre assouvait sa rage criminelle. Il étouffa son père entre deux oreillers.

Ces crimes domestiques sont autrement atroces que ceux des Cartouches... Il eut l'horrible patience d'attendre que la mort achevât son œuvre sous ses mains. Puis, après un temps qu'il lui était impossible de mesurer, il eut encore l'affreux courage avant de quitter le corps de sa victime, de s'assurer de son crime, avec sa lanterne, enfin de replacer le malheureux dans la position horizontale qu'il occupait d'habitude.

Puis, en malfaiteur consommé, il commença ses fouilles, crocheta les serrures des meubles, alluma des bougies et examina tous les papiers qui lui tombèrent sous la main.

Ces recherches lui prirent plusieurs heures ; enfin il ne trouva rien... Pas d'or, pas de testament. Sans doute l'un était avec l'autre. Il le croyait. Il sonda les murailles, il examina le parquet, mais sans autre résultat.

Est-ce que son crime resterait infructueux ? Il en frémit.

Les deux pièces avaient été visitées minutieusement de fond en comble ; il n'avait plus qu'à se retirer.

Il répara le désordre qu'il avait causé et s'en alla.

Jean le vit traverser le salon et il l'entendit grommeler entre ses dents :

— A la cave maintenant !... A la cave !...

Ces paroles lui révélèrent une partie de la vérité. Mais il rejeta bien loin le soupçon d'un crime.

Cependant les recherches de Roger dans la cave devaient être plus longues, plus laborieuses, sans amener de meilleur résultat. Là, rien encore.

Epuisé de fatigue et plus encore de courage, le misérable remonta au rez-de-chaussée. Le jour se levait. Mais, en arrivant dans le grand couloir qui divisait en deux le rez-de-chaussée et où il prenait l'escalier de son logement, tout à coup il se trouva en présence de Jacques.

Le valet eut un mouvement de surprise. Le maître se recula de frayeur. Mais, presque aussitôt, recouvrant sa présence d'esprit :

— Tiens !... fit-il. Aurais-tu comme moi entendu quelque chose ?

— Quoi donc, monsieur le marquis ?

— Il m'a semblé entendre des bruits suspects chez mon père et je viens d'aller jusqu'à son appartement.

— Des bruits suspects ? répéta Jacques inquiet.

— Je n'ai pas pu entrer ; la porte est fermée au verrou et j'ai craint de le réveiller pour rien. Cependant voici quelque chose de singulier que j'ai trouvé dans le salon.

Il montra son sac de toile.

— C'est le sac à outils de Jean.

(A CONTINUER.)

Commencé le 6 août 1885 — (No 293).

A tout nouvel abonné, outre la prime à laquelle il a droit tel que mentionné sur la dernière page, nous donnerons gratuitement le commencement de ce feuilleton.

## VARIÉTÉS

### LES COMMANDEMENTS DU FUMEUR

Un seul tabac adoreras,  
Le canadien uniquement.

Le cigare ne fumeras  
Mais bien la pipe seulement.

Tes bouffardes n'achèteras,  
Qu'un ou deux sous simplement.

Toi-même les culotteras  
Sans procédés, tout bonnement.

Pipe d'autrui ne casseras  
Ni la tienne, conséquemment.

Ton brûlot tu ne prêteras,  
Qu'à tes amis, à bon escoient.

A lui tu ne préféreras  
Que ta femme mais rarement.

La carotte cultiveras  
Mais de tabac, pas autrement.

Le moins possible cracheras,  
Afin de vivre longuement.

Et tous les soirs mes vers liras  
Pour t'endormir profondément.

\* \* \*

En omnibus :

Un monsieur. — Ah ça ! mais, vous me prenez mon portemonnaie ?

Jean Hiroux. — Si on peut dire, je prenais simplement votre poche pour la mienne !